

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 49 [i.e. 50]

Artikel: Au conteur vaudois
Autor: Clément-Rochat, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

souflé le trin venet de partir on entendait encore lé kornetées dé garde dan le lointin je reste là toutébobi san seavoir que fair enfin voilà que bon je me décide à parti à pié que je me di que jariverai toujou assé za temp en prenant le pat à Ksellerré je me met en route o mon povre ami de Morge quele souffairte jamai j'aurai cru que c'étet si long quessa panse donc que je sui resté trois jours pou reveni que j'ai bien cru que j'arriveret plu enfin si je te racontet toute lé piripicies de mon retou ça seret trop long je va te dir seulement lé zendroits ousse que jai fait mes ettappent d'abore que j'ai bu une karetettent à Silligni épi encore une à Kran épi encore une à Burresin épi à Pairoard épi à Obone épi à Halleàman épi à Ecu-blanc enfin que je sui arivé à Lausan le mécredi soir tout arkafaillé que mon mêtre après qui ma hu traité de roufian de rupe-tou et de toute sorte d'inphamie il m'a mi frou dehor que me voila a présent sure le pavet
adieu bien chair et tandre ami

Ton tou désvoué et imphortuné ami

JEROME PATURROND esquesse garsson d'écuri.

Poste à Gritton. Com je veu fair un livre pour raconté tout ce qui m'est venu dans ce gieu de voyage je t'en donnerai un.

Au Conteure Vaudois.

Ami *Conteur*, le vent d'automne
Voit fuir le second de tes ans,
Mais des bois, s'il prend la couronne
Il te promet nouveau printemps.
Peut-être est-il des gens austères,
Fiers, ou sombres, ou bilieux,
Gens pleins d'esprit, nouveaux Voltaires.
Qui disent d'un air sérieux :
« Petit journal sans politique
Qui rit souvent d'un air moqueur,
Va, tu n'as rien d'académique :
Ne reviens plus, petit *Conteur* ! »

Petit *Conteur*, ta jeune plume
Parfois a dépeint leurs travers :
Leur amour-propre s'en enrhumé,
Méprisant ta prose et tes vers....
Mais qu'ils sont rares, je t'assure,
Ceux qui, francs, gais et bons Vaudois,
N'aiment pas, dans ta libre allure,
Entendre résonner ta voix !...
Je connais plus d'un pauvre sire,
Plus d'un vieillard dans la langueur,
Qui, te voyant, ont un sourire
Et disent : « Bon, c'est le *Conteur*. »

Petit *Conteur*, que ton sourire,
Parfois sarcastique et mutin,
Vienne encor cet hiver nous dire ;
« A tous, amis, je tends la main ;

Je suis jeune et, partant, volage ;
Mes écarts méritent pardon.
En vieillissant je serai sage
Et pour Valleyre et pour Moudon...
Oui, je veux que partout on dise :
« Nous aimons ce petit causeur. » —
Qu'on me repousse ou qu'on me lise,
Je serai toujours le *Conteur* ! » —
Oui, sois content ; la politique
Troublerait ton jeune cerveau ;
Que jamais l'acerbe critique
Ne vienne souiller ton berceau.
Alors, ami, ta bien-venue
Sera fêtée en tous les lieux ;
Ta bonne humeur est bien connue.
Le vieil abonné, gracieux,
Va s'en aller montrant tes pages,
Dire à chacun d'un air courtois :
« Prenez, prenez, vous serez sages,
Mon ami, le *Conteur Vaudois* ! »

A. CLÉMENT-ROCHAT.

UN ABUS DANGEREUX.

(Chronique genevoise.)

2.

A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées depuis que Madeleine avait émis cette proposition, lorsqu'un beau jeune homme un peu moins blond que sa sœur, doué d'une de ces figures heureuses et sympathiques qui séduisent au premier coup d'œil, entra étourdi dans la pièce où se trouvaient ces dames.

— Tu es donc incorrigible, Georges, lui dit sa tante ; tu sautes tous les paillassons plutôt que de t'y arrêter, et je calcule tes visites par la saleté de mon parquet.

— Ah ! pardon, chère tante ? Ai-je encore oublié aujourd'hui ?... N'en accusez que mon désir de vous voir plus vite.

— Tu es aussi hypocrite que ta sœur.

— Madeleine, hypocrite ? Quelle injure !

— Je sais ce que je dis ; vous me câlinez tous les deux pour ne pas que je gronde ; jamais vous n'êtes si gentils pour moi que lorsque vous avez des torts.

— Nous voulons te raconter quelque chose, mon frère, dit la jeune fille enchantée de changer le sujet de la conversation ; ne va pas rire, au moins, tu nous désobligerais.

— C'est donc grave, ce que vous avez à me dire ?

— Très grave, mon neveu.

— Alors je prends ma figure de circonstance et j'écoute.

— Figure-toi d'abord que cet appartement est hanté par des esprits !

— Du moment que vous y êtes, ma tante, j'admets qu'il y en a un ; quant à Marianne, zéro ; elle le met tout dans ses sautes.

— Flatteur ! ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, je te parle d'esprits ténébreux, diaboliques, infernaux qui viennent se promener la nuit dans ma demeure et ne craignent pas de troubler mon sommeil en marchant avec de gros souliers ferrés.

— Alors, ma tante, je n'y suis plus ; vous mélangez les esprits et les souliers ferrés, deux choses qui me semblent incompatibles.

— Que tu es enfant, Georges, lui dit sa sœur ; tu comprends bien que l'apparition qui se montre ici depuis quelque temps possède un corps, sans cela on ne l'aurait pas vue.